NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

115 N° 3 1993

Juifs et chrétiens: identité et différence. Réflexions sur les thèses de M. André Paul

Jean-Miguel GARRIGUES (o.p.)

p. 356 - 365

https://www.nrt.be/es/articulos/juifs-et-chretiens-identite-et-difference-reflexions-sur-les-theses-de-m-andre-paul-174

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Juifs et chrétiens : identité et différence

RÉFLEXIONS SUR LES THÈSES DE M. ANDRÉ PAUL

Lors de sa mémorable visite à la synagogue de Rome, le Pape Jean-Paul II a eu cette phrase nouvelle et percutante à propos des juifs : « Vous êtes nos frères préférés et, d'une certaine manière, nos frères aînés. » Quand le magistère de l'Église utilise la formule « d'une certaine manière », c'est qu'il laisse la liberté aux théologiens de s'interroger sur un « comment » non encore élucidé pour l'intelligence de la foi.

Le terme fondamental, « frères aînés », utilisé ici par le pape, a une précision toute biblique, qui le distingue de l'ancienne expression de Pie XI, courageuse dans son intention, mais dangereusement métaphorique par sa terminologie raciale : « spirituellement sémites »[1]. La formule de Jean-Paul II exprime la foi qu'a l'Église d'être enracinée dans l'Élection et la vocation d'Israël, telle qu'elle s'exprime entre autres dans deux oraisons de la Vigile pascale : « Fais, Seigneur, que la plénitude du monde entier entre dans la descendance d'Abraham et dans la dignité d'Israël » ; et sa variante au choix : « Accorde, Seigneur, que toutes les nations, ayant acquis par la foi le privilège d'Israël, soient régénérées par la participation à ton Esprit[2]. » Le Concile Vatican II a enseigné cette même certitude de la foi : « scrutant le mystère de l'Église, le Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament avec la lignée d'Abraham[3]. »

Le Vendredi Saint, quand à l'office de la Passion elle prie solennellement pour les juifs d'aujourd'hui qui ne croient pas en Jésus-Christ, l'Église les considère toujours comme faisant partie du

---

1. Sur les limites et les ambiguïtés terminologiques de cette expression, cf. mon introduction au livre collectif publié sous ma direction : *L'unique Israël de Dieu, approches chrétiennes du mystère d'Israël*, Paris, Critérion, 1987, p. 13-20.
2. Oraisons qui suivent la troisième lecture de la Vigile pascale (Passage de la Mer rouge, en *Ex 14*,15 - *15*,1). Nous traduisons littéralement à partir du missel latin, la traduction liturgique française étant assez libre. On remarquera dans ces oraisons l'écho de *Ga 3*, 14.
3. Déclaration *Nostra aetate* sur les religions non chrétiennes, au ch. 4. Jean-Paul II interprète ainsi ce passage dans son discours à la Synagogue de Rome : « L'Église du Christ découvre son lien avec le judaïsme en scrutant son propre mystère. La religion juive ne nous est pas extrinsèque mais, d'une certaine manière, elle est intrinsèque à notre propre religion. » De nouveau le « d'une certaine manière » est laissé à l'approfondissement théologique.

Peuple de l'Élection, Élection dont saint Paul nous rappelle qu'elle est un « don et un appel de Dieu sans repentance » (*Rm 11*, 28-29) : « Prions pour les juifs, afin qu'à ceux à qui le Seigneur notre Dieu a parlé en premier, il accorde de progresser dans l'amour de son Nom et dans la fidélité à son alliance... Fais, Seigneur, que le peuple que tu t'es acquis en premier mérite de parvenir à la plénitude de la Rédemption. »

C'est dans la continuité de cet enseignement de l'Église que le Cardinal Lustiger a pu écrire : « Le christianisme est un fruit du judaïsme[4]. » Une telle reconnaissance de « la continuité entre le christianisme et le judaïsme »[5] ne prétend pas pour autant mettre le christianisme dans le prolongement du judaïsme rabbinique actuel. Comme le pape l'a fait à la synagogue de Rome, l'Église prend acte de ce qu'il existe aujourd'hui deux « religions » distinctes dans leur institution cultuelle respective : celle de la synagogue et celle de l'Église. Elle ne prétend pas les confondre en un « judéo-christianisme » syncrétique.

C'est pourquoi il était opportun de rappeler aux chrétiens engagés dans le dialogue interreligieux que le judaïsme actuel est le fruit d'une réorganisation de la religion d'Israël opérée par des rabbins, sages et docteurs de la Loi d'inspiration pharisienne après la naissance du christianisme, la destruction du Temple en 70 ap. J.-C., et en partie après l'expulsion des juifs hors de la terre d'Israël après 135 ap. J.-C. Il reste profitable aux chrétiens de prendre conscience que cette restructuration rabbinique de la religion juive a presque autant réorganisé celle-ci, dans la *Mishnah* puis dans le *Talmud*, que l'« accomplissement », juif lui aussi, de celle-ci dans le Nouveau Testament. Le judaïsme tel qu'il existe aujourd'hui est historiquement issu, comme le christianisme, d'une crise politique et religieuse d'Israël, qui a commencé avec la prise de Jérusalem en 587 av. J.-C. et a trouvé son dénouement final avec sa chute en 70 ap. J.-C., puis en 135.

Il était important que ces vérités soient dites nettement et fondées historiquement[6].

---

4. *Le choix de Dieu*, Paris, de Fallois, 1987, p. 49.
5. *Ibid.*, p. 48 s.
6. C'est à mes yeux l'apport positif du récent livre d'A. PAUL, *Leçons paradoxales sur les juifs et les chrétiens*, Paris, 1992. L'auteur est un spécialiste bien connu de la période intertestamentaire. Les critiques que nous lui adressons ci-dessous visent autant à préserver ces vérités qu'à dénoncer la fausse opposition où elles se trouvent annexées et qui risque de les compromettre elles-mêmes. Pour une présentation équilibrée de celles-ci cf. H. CAZELLES, *Naissance de l'Église : secte juive rejetée ?*, Paris, Cerf, 1983.

Trop de chrétiens en dialogue avec des juifs ou même avec des protestants ignorent que la Bible catholique contient les livres de l'Ancien Testament recueillis par la Septante, compilation et traduction en grec faite par des juifs d'Alexandrie plusieurs siècles avant le Christ, abondamment utilisée de son temps (et pas seulement par le Nouveau Testament), mais rejetée à Yamnia par les rabbins, après 70 ap. J.-C., dans leur restructuration du judaïsme en fonction de sa survie. Un engouement pour l'exégèse talmudique ne pousse-t-il pas certains chrétiens à traiter l'interprétation rabbinique de l'Ancien Testament comme aussi autorisée sinon plus (parce que plus ancienne, croit-on) que celle du Nouveau Testament et de la tradition dogmatique de l'Église? Il était temps de leur rappeler que cette même tradition rabbinique, qui véhicule d'authentiques trésors pour la compréhension de la Bible, a cependant laissé de côté depuis son origine une partie essentielle du patrimoine vétéro-testamentaire recueilli en revanche par le Nouveau Testament et par l'Église à travers la tradition juive des apocalypses, qui prend sa source déjà en Ézéchiel[7].

Si on veut cependant faire œuvre de vérité et ne pas se livrer au jeu de la vraisemblance, il ne faut pas pousser à l'excès le « paradoxe » destiné à ébranler « l'enseignement banalisé de la hiérarchie catholique et la conscience des chrétiens en général »[8]. Et cela d'autant plus que l'on prétend démontrer en même temps le caractère originairement et essentiellement « hiérarchique », « dogmatique » et même « romain » du christianisme[9].

Si, en bonne méthode, distinguer n'est pas séparer et encore moins opposer, point n'est besoin de contrer un éventuel syncrétisme judéo-chrétien par l'affirmation de « la discontinuité et de la distorsion entre le christianisme et le judaïsme »[10]. Il est encore moins nécessaire de jouer sur les mots en réduisant, sans le dire, le terme « judaïsme » au sens bien connu de « judaïsme rabbinique », pour soutenir que « la naissance du judaïsme est postérieure à celle du

---

7. Cf. A. PAUL, *Le judaïsme ancien et la Bible*, Paris, Desclée, 1987, p. 247-278. On trouve aussi des perspectives intéressantes en ce sens dans *Leçons paradoxales...*, cité n. 6, p. 25-93, bien que parsemées de formules sur Jésus contestables du point de vue du dogme christologique ; cf. p.ex. : « Ce prophète du Royaume céleste, transformé lui-même en personne céleste... » (p. 72) ; cf. ID., *De l'apocalyptique à la théologie* dans *Recherches de sciences religieuses* 80 (1992) 165-186.
8. *Ibid.*, p. 15.
9. *Ibid.*, p. 46, 68, 75, 92, 193, 200.
10. *Ibid.*, p. 14 s.

christianisme de plus d'un demi-siècle »[11]. D'ailleurs, le judaïsme rabbinique lui-même préexistait déjà à Jésus dans ses composantes essentielles : les évangiles nous présentent le peuple d'Israël se réunissant partout en synagogues pour étudier la Loi et les Prophètes (cf. *Lc 4*, 16-22) sous la conduite de « rabbis » scribes et docteurs de la Loi (cf. *Mt 23*, 6-7) chez lesquels l'idéal pharisien était dominant (cf. *Mt 23*, 2-3). Jésus lui-même a été considéré souvent, à commencer par ses disciples, comme un « rabbi » et il s'est laissé appeler ainsi (cf. *Mc 9*, 5 ; *11*, 21 ; *14*, 45 entre autres)[12]. On ne peut donc nier que la communauté ecclésiale chrétienne soit sortie — au double sens du terme — de la communauté synagogale juive du temps de Jésus[13].

Ce qui a précédé, préparé et porté la révélation de la Nouvelle Alliance par Jésus-Christ a une identité précise : c'est la religion vétéro-testamentaire d'Israël entre le retour de l'Exil et la destruction du second Temple, et en ce sens le judaïsme tel que Jésus lui-même l'a pratiqué. C'est une projection anachronique à partir de la situation postérieure que de considérer cette religion d'Israël comme « une chose ambiguë dont la vie s'étend sur des siècles et que l'on peut appeler, non pas judaïsme mais, selon la face observée, soit 'proto-judaïsme' soit 'proto-christianisme' »[14]. Dans cette vision des choses l'unité de la Révélation divine entre l'Exil et le Christ vole en éclats pour faire place à la juxtaposition équivoque de deux « systèmes » hétérogènes, le proto-judaïsme et le proto-christianisme, destinés à

---

11. *Ibid.*, p. 97 et 181 : « un siècle plus tard ». En 1987 le même auteur, dans *Le judaïsme ancien et la Bible*, cité n. 7, p. 282, affirmait avec plus de modération : « Le christianisme et le judaïsme sont nés ensemble sur les ruines du Second Temple. » Mais en 1981, dans *Le monde juif à l'heure de Jésus*, Paris, Desclée, 1981, il rappelait encore que le terme « judaïsme remonte au *Deuxième Livre des Macchabées* (II[e] s. av. J.-C.) et qu'on le trouve sous la plume de saint Paul (*Ga 1*, 14) pour désigner la religion d'Israël au temps du Christ ». L'auteur écrivait alors, de manière bien plus exacte qu'aujourd'hui, qu'« après la chute de Jérusalem en 70 et l'écrasement de ce qui persistait de l'État national des Juifs, le judaïsme fut réorganisé comme communauté et comme religion » (*ibid.*, p. 243). On mesure la dérive dans le sens de l'illusionnisme sémantique et du paradoxe fallacieux.

12. L'auteur est lui-même obligé de le reconnaître (p. 105).

13. Cf. *ibid.*, p. 166, où l'auteur, contraint par sa connaissance historique des faits, est obligé de se rétracter partiellement et « d'avancer, à la place de la formule proto-judaïsme, cette autre : *pré-judaïsme* ». Il en vient même à une affirmation dont le caractère contradictoire dénote l'artifice terminologique sous-jacent : « il y avait du judaïsme chez les juifs avant l'instauration décisive du judaïsme proprement dit » (p. 166). Il doit de même reconnaître au passage que ce « pré-judaïsme » remonte en fait au retour de l'Exil avec Esdras et Néhémie (cf. p. 108, 116, 124). Le lecteur, sinon informé, du moins attentif, peut pressentir une réalité autrement complexe sous l'apparente simplicité du paradoxe mystificateur.

14. *Ibid.*, p. 11-12, citant *Le judaïsme ancien et la Bible*, cité n. 7, p. 282.

engendrer des « faux jumeaux », dont l'altérité est telle qu'ils ne sont « même pas des frères »[15]. Cette opposition spéculative entre deux ensembles étrangers doit beaucoup à une méthode structuraliste systématisée ; elle ne respecte pas la catégorie biblique sous laquelle saint Paul a placé la relation entre les chrétiens et les juifs qui n'ont pas cru au Christ, celle du « mystère » (*Rm 11*, 25-27), terme apocalyptique pourtant, qui désigne un aspect du dessein de Dieu que Lui seul peut révéler aux hommes (cf. *Ep 1*, 9-10).

Si l'histoire commune des juifs et des chrétiens a été jalonnée de violences, depuis les persécutions juives des disciples du Christ jusqu'à l'antijudaïsme institutionnel de la chrétienté, ce n'est pas parce que les uns et les autres ont fait fond sur un « patrimoine commun »[16]. La raison de ces violences c'est que trop d'entre eux ont refusé que reste un « mystère » l'accomplissement ultime du dessein de Dieu dans l'histoire. Bien des juifs n'ont pas suivi le sage conseil du pharisien Gamaliel (cf. *Ac 5*, 34-39) invitant à la crainte de Dieu, dont les desseins sont impénétrables, et ils ont persécuté le christianisme naissant, lui infligeant à leur égard un traumatisme originel, dont le Nouveau Testament porte la mémoire indélébile. Trop de chrétiens, de leur côté, n'ont pas tenu compte de l'avertissement de saint Paul de « ne pas s'enorgueillir mais de craindre plutôt » (*Rm 11*, 20) et, par rapport aux juifs, de « ne pas se complaire dans leur propre sagesse » (*Rm 11*, 25). Considérant la chrétienté, quand ce n'est pas leur propre nation, comme le royaume de Dieu achevé sur la terre, ils ont tenté, tant qu'ils ont eu le pouvoir politique, de se substituer à Israël par l'enseignement du mépris, les conversions forcées, les persécutions et les expulsions.

Prétendre supprimer ce « contentieux lourd et précoce » entre juifs et chrétiens en refusant tout patrimoine commun est une utopie

---

15. « Faux jumeaux », p. 13 et *passim* ; « système chrétien » et « système juif », p. 193-194 ; « même pas des frères », p. 183.

16. Expression du Concile Vatican II dans *Nostra aetate*, 4. A. PAUL affirme, lui, que la « vue selon laquelle le christianisme serait le fruit ou un des fruits du judaïsme » entraîne « la lutte des générations, chacune, d'une façon ou de l'autre, revendiquant pour soi la prérogative d'une vérité obligatoirement ultime et se donnant pour ce faire les moyens adaptés, parfois brutaux, pour l'imposer » (p. 182). Au lieu de « proclamer d'entrée de jeu ce qui est semblable ou commun », il faudrait, selon lui, « que chacun, juif ou chrétien, sache et veuille d'abord saisir et approfondir sa propre différence » (p. 185). Par contre dans cette différence fondamentale entre le juif et le chrétien, « la relation, de soi et de fait, est ouverte et doit s'ouvrir à bien d'autres » (p. 185) : pour le chrétien aux « religions de l'Orient asiatique, dites de l'immanence » (p. 82).

et une utopie dangereuse[17]. Son caractère périlleux saute aux yeux dans le développement même de sa logique. Après s'être démarqué de l'antisémitisme racial[18], ne laisse-t-on pas s'exprimer une sourde passion antijuive sous des connotations antisionistes, en des formules d'une injustice infondée ? Qu'on en juge :

> Je n'ai pas peur de dire qu'il est dans le destin des juifs de tuer ou d'être tués, c'est-à-dire soit de répandre sur la terre leur propre sang, soit d'y faire couler celui des autres. Ceci se vérifie de la conquête de la Terre Promise par Josué jusqu'à nos jours... Mais je soulignerai combien la figure qui guide historiquement et irrésistiblement le juif, celle qui signifie et annonce la riposte nécessaire de l'histoire, c'est bien celle de Caïn[19].

À chacun d'imaginer la forme de « la riposte nécessaire de l'histoire » contre le juif-Caïn...

« Le destin » (que vient faire ce concept purement païen dans ce contexte de Révélation biblique ?) qui « guide historiquement et irrésistiblement le juif » serait celui de Caïn, et on prétend lui opposer la différence du « chrétien, dont la figure de référence est pour toujours celle d'Isaac réellement immolé »[20]. Une logique de la différence, qui voulait éviter que l'on se « batte toujours, inadéquatement et anachroniquement, comme des frères ennemis, alors que l'on n'est même pas des frères »[21], aboutit au pire terrorisme intellectuel du mépris. Et, pour bien maintenir l'étanchéité de la différence, on déclare : « Même converti au christianisme et d'où qu'il vienne, tout juif est un marrane qui s'ignore[22]. » Si ce n'est pas de l'antisémitisme raciste, on n'est pas loin de la folie inquisitoriale de la *limpieza de sangre*.

Pour que la logique de sa différence par rapport au juif n'entraîne pas à nouveau le chrétien vers de telles aberrations, il lui faut tenir indéfectiblement toute la doctrine du « mystère » d'Israël exposée par saint Paul[23]. Celui-ci présente les païens convertis au Christ comme

---

17. Cf. p. 183 ; et cela même si elle invoque des penseurs juifs comme Lévinas (cité p. 15) et si elle semble conforter une théologie de deux voies de Rédemption parallèles, pour les juifs et les chrétiens, qui, à première vue, simplifie leur dialogue interreligieux.
18. Cf. p. 159-163.
19. P. 196-197.
20. P. 202.
21. P. 183.
22. P. 191.
23. Ce même saint Paul, que l'auteur rejette, avec saint Jean, du côté chrétien et Flavius Josèphe du côté juif, comme reflétant dans ses écrits « le contentieux lourd et précoce » au sein d'une même famille, qu'il dénonce (p. 183).

des branches d'olivier sauvage greffées « parmi les branches de l'olivier » (*Rm 11*, 17), c'est-à-dire parmi les enfants d'Israël qui ont cru en Jésus. Les païens convertis sont greffés parmi les branches d'« olivier franc » (*Rm 11*, 24), pour « bénéficier avec elles de la sève de l'olivier » (*Rm 11*, 17), c'est-à-dire l'Élection et la promesse messianique accomplie en Israël par le Christ. Les juifs qui ne croient pas en Jésus sont certes aux yeux de Paul des « branches coupées à cause de leur incrédulité » (*Rm 11*, 20). Mais, même « mises à l'écart » (*Rm 11*, 15 ; encore que non « rejetées », cf. *Rm 11*, 1 et 11) dans la mission messianique d'être la « lumière des païens » (*Is 49*, 6), celles-ci restent des « branches naturelles » (*Rm 11*, 21-24) d'Israël, qui demeure « leur propre olivier » (*Rm 11*, 24). En effet les juifs incrédules, « ennemis selon l'Évangile, sont, selon l'Élection, chéris à cause de leurs pères. Car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance » (*Rm 11*, 28-29). C'est au sein de cette unique Élection, qui constitue la « nature » de l'olivier franc, c'est-à-dire de l'unique Israël de Dieu, qu'ils sont, comme l'a rappelé Jean-Paul II, « nos frères aînés »[24].

Parce qu'il voit la « connaturalité » qui subsiste dans le dessein divin entre les « branches coupées » et « l'olivier franc », saint Paul demande aux branches greffées de « ne pas se glorifier aux dépens des branches (coupées) » (*Rm 11*, 18). En effet ces « branches coupées » restent, dans l'Élection divine, connaturelles à la racine de « leur propre olivier » (*Rm 11*, 24), c'est-à-dire à l'Israël de l'Ancien Testament. Quant aux « branches greffées », elles doivent garder présent à l'esprit l'avertissement de saint Paul : « Ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte » (*Rm 11*, 18). La « racine » ce sont pour les juifs « leurs pères » (*Rm 11*, 28), qui ont reçu les « dons de Dieu sans repentance » (*Rm 11*, 29), que Dieu a déployés dans l'histoire du salut par « l'Élection » (*Rm 11*, 28) d'Israël. L'histoire de cette « première alliance » (*He 9*, 15) appartient à l'unique Révélation de Dieu. Elle ne constitue pas « une situation que l'on peut dire ambiguë, car consistant dans l'amalgame organique de proto-christianisme et de proto-judaïsme »[25], destinés à devenir deux « systèmes » conçus comme « inconciliables mais proches, dans une différence radicale et motrice »[26].

On connaît bien aujourd'hui les recoupements entre l'enseignement de Jésus et celui des Pharisiens, en particulier, mais pas exclusivement, sur la foi en la résurrection des morts (cf. *Mt 22*, 23-35 ; *Mc*

---

24. Cf. *L'unique Israël de Dieu*, cité n. 1, p. 119-145.
25. A. PAUL, *Leçons paradoxales...*, cité n. 6, p. 182.

12, 18-28). Les évangiles ne rapportent aucune objection de ceux-ci au Sermon sur la Montagne, et c'est un de leurs scribes qui approuve Jésus quand celui-ci énonce le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain (cf. *Mc 12*, 28-32). Et quand Jésus l'entend dire que pratiquer ce double commandement « vaut mieux que tous les holocaustes et que tous les sacrifices » (*Mc 12*, 33), il l'approuve à son tour : Jésus, voyant qu'il avait fait une remarque pleine de sens, lui dit : « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu » (*Mc 12*, 34). Un tel consensus, qu'il faut bien appeler judéochrétien, sur le commandement central de la Révélation eût été impensable, s'il n'y avait eu que « l'amalgame ambigu » de deux systèmes « inconciliables ».

Quand on veut illustrer la différence absolue entre judaïsme et christianisme par l'opposition radicale de leurs symboles respectifs, l'étoile et la croix, on se heurte à la contradiction du texte même des évangiles[27]. Comme l'oracle païen Balaam avait prophétisé « un astre issu de Jacob » (*Nb 24*, 17), les mages d'orient, guidés par une étoile, sont allés en Israël « rendre hommage au roi des juifs » (*Mt 2*, 2) et l'ont trouvé dans la personne de Jésus (cf. *Mt 2*, 10-11)[28]. Et c'est Jésus lui-même qui prononce son identité avec l'étoile de David : « Je suis le rejeton de la lignée de David, l'étoile radieuse du matin » (*Ap 22*, 16). Cette identité entre l'étoile davidique et le Messie crucifié apparaît dans le texte de l'écriteau placé sur le gibet de Jésus : « Le roi des juifs » (*Mc 15*, 26).

Un dernier exemple montrera le démenti apporté par les textes mêmes à celui qui prétend prouver la soi-disant « différence radicale » entre le judaïsme et le christianisme. Voulant fournir en un raccourci « l'essentiel de l'enseignement » de « la personnalité com-

---

27. « Résumé complet de la chose et du fait chrétiens, la Croix de Jésus-Christ n'a donc rien de commun avec l'Étoile de David » (*ibid.*, p. 199).

28. Le rapprochement de Balaam et des mages est à la base d'une doctrine traditionnelle que le nouveau *Catéchisme de l'Église catholique* formule ainsi au n° 528 : « Dans ces 'mages', représentants des religions païennes environnantes, l'Évangile voit les prémices des nations qui accueillent la Bonne Nouvelle du salut par l'Incarnation. La venue des mages à Jérusalem pour 'rendre hommage au roi des Juifs' (*Mt 2*, 2) montre qu'ils cherchent en Israël, à la lumière messianique de l'étoile de David (cf. *Nb 24*, 17 ; *Ap 22*, 16), celui qui sera le roi des nations (cf. *Nb 24*, 17-19). Leur venue signifie que les païens ne peuvent découvrir Jésus et l'adorer comme Fils de Dieu et Sauveur du monde qu'en se tournant vers les juifs (cf. *Jn 4*, 22) et en recevant d'eux leur promesse messianique, telle qu'elle est contenue dans l'Ancien Testament (cf. *Mt 2*, 4-6). L'Épiphanie manifeste que 'la plénitude des païens entre dans la famille des patriarches' (s. Léon le Grand, Serm. 23) et acquiert la *Israelitica dignitas* (*MR, Vigile Pascale 26 : prière après la troisième lecture*). »

bien proto-rabbinique de Yohanan ben Zakkaï », l'auteur cite cette parole adressée par celui-ci à un disciple désolé par la destruction du Temple en 70 ap. J.-C. : « Mon fils, ne sois pas affligé, nous avons une autre expiation, qui a la même valeur que celle (pratiquée dans le Temple). Laquelle ? C'est la prodigalité, car il est écrit : 'Car j'aime la générosité et non les sacrifices' (*Os 6*, 6)[29]. »

Voilà le paradoxe : au moment où l'on croit avancer un exemple de judaïsme en son altérité radicale par rapport au Christ, on cite justement une parole parallèle à celle qu'il a approuvée chez le scribe cité plus haut. De plus, le texte se termine par la même parole d'*Os 6*, 6, que le Christ lui-même a eu aussi l'occasion d'invoquer (cf. *Mt 9*, 13). Saint Pierre à son tour rend le même écho, en référence à *Pr 10*, 12 : « La charité couvre (c'est-à-dire expie) une multitude de péchés » (*1 P 4*, 8).

C'est l'image directrice des « faux jumeaux » qui se trouve mise en cause dans sa pertinence à propos des juifs et des chrétiens. De faux jumeaux, même s'ils se développent dans la même matrice, sont issus de deux œufs différents. Or l'origine dont sont issus le christianisme et le judaïsme rabbinique d'après 70 ap. J.-C. est unique : c'est l'unique Révélation vétéro-testamentaire, telle qu'elle s'exprime après l'Exil aussi bien dans le pré-rabbinisme des livres d'Esdras et de Néhémie, que dans les apocalypses de la fin du livre d'Isaïe (*Is 59* ; *65* ; *66*) ou dans celles de Zacharie et de Daniel.

L'identité entre judaïsme et christianisme, antérieure à la différence, parce que fondée sur l'Élection divine, permet d'espérer l'accomplissement final de l'unité du dessein de Dieu sur son Peuple (cf. *Rm 11*, 15 et 25-27, qui reprend justement *Is 59*, 20).

> Lorsqu'il considère l'avenir, le peuple de Dieu de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance tend vers des buts analogues : la venue ou le retour du Messie — même si c'est à partir de deux points de vue différents. Et on se rendra compte plus clairement que la personne du Messie, à propos de laquelle le peuple de Dieu est divisé, est aussi un point de convergence pour lui. On peut dire ainsi que juifs et chrétiens se rencontrent dans une espérance comparable, fondée sur une même promesse faite à Abraham (cf. *Gn 12*, 1-3 ; *He 6*, 13-18)[30].

---

29. P. 109 s.

30. Commission pontificale pour les relations avec le judaïsme, *Notes pour une correcte présentation des juifs et du judaïsme dans la prédication et la catéchèse chrétienne*, II, 10, (24.6.1985), dans *DC* 82 (1985) 735.

F-69002 Lyon Jean-Miguel GARRIGUES
Fraternité Monastique
10, rue Saint-Nizier

Sommaire. — Contrairement à la thèse de fond du dernier livre d'André Paul, l'origine dont sont issus le christianisme et le judaïsme rabbinique d'après 70 ap. J.-C. n'est pas « une chose ambiguë, dont la vie s'étend sur des siècles et que l'on peut appeler non pas judaïsme mais, selon la face observée, soit proto-judaïsme soit proto-christianisme ». Leur origine, c'est l'unique Révélation vétéro-testamentaire, telle qu'elle s'exprime après l'Exil, aussi bien dans le pré-rabbinisme des livres d'Esdras et de Néhémie, que dans les apocalypses, qui, par Daniel et le dernier Isaïe, remontent jusqu'à Ézéchiel. Entre juifs et chrétiens l'identité précède la différence.